

**La forme est le sens**  
Entretien avec **Sarah Kane**

**Avez-vous été surprise de l'attention que les médias ont accordée à *Anéantis* ?**

Oui. La semaine où le spectacle a commencé, il y a eu un tremblement de terre au Japon, où des milliers de gens ont péri, et, dans ce pays, une jeune fille de quinze ans a été violée et assassinée dans un bois. Mais *Anéantis* a eu une couverture plus importante dans certains journaux que l'un ou l'autre de ces événements. [...] Mais il y a bien plus important que le contenu de la pièce, c'est-à-dire la forme. Tout art de qualité est subversif, dans sa forme ou dans son contenu. Et l'art le plus grand est subversif dans sa forme et dans son contenu. Et souvent, la forme est l'élément qui fait le plus injure à ceux qui veulent imposer la censure. Beckett, Barker, Pinter, Bond, ils ont tous été critiqués non tant pour le contenu de leur œuvre, que parce qu'ils utilisaient des formes non naturalistes qui se dérobaient à une interprétation simpliste. Je pense que si *Anéantis* avait été une œuvre de réalisme social, elle n'aurait pas été accueillie aussi durement. La forme et le contenu tentent d'être une seule et même chose - la forme est le sens. La tension de la première moitié de *Anéantis* - cette effroyable tension sociale, psychologique et sexuelle - est presque une prémonition du désastre à venir. Et quand il a lieu, la structure de la pièce se fracture pour le laisser entrer. La pièce s'effondre dans une des crises du personnage de Cate. La forme est directement parallèle à la vérité de la guerre qu'elle décrit - une forme traditionnelle est soudainement et violemment interrompue par l'entrée d'un élément inattendu qui, sans explication logique, entraîne les personnages et la pièce dans une dépression chaotique. Pour reprendre la terminologie d'Aristote, les unités de temps et d'action sont interrompues tandis que l'unité de lieu est maintenue. C'est ce qui a créé un choc, parce que cela faisait apparaître un lien direct entre la violence domestique en Angleterre et la guerre civile dans l'ancienne Yougoslavie. *Anéantis* posait la question : « Quel est le rapport entre un viol ordinaire commis à Leeds et le viol en masse utilisé comme arme de guerre en Bosnie ? » Et la réponse semblait être que le rapport était très étroit. L'unité de lieu évoque l'idée d'un simple mur de papier qui séparerait la sécurité et la civilisation de l'Angleterre tranquille de la violence et du chaos de la guerre civile. Un mur qui pourrait être déchiré, sans prévenir, à tout moment. L'indignation soulevée par les images présentées ne provenait pas de l'idée que de telles choses aient réellement lieu, mais du fait d'être amené à considérer l'idée tout en regardant ces images. Le choc n'était pas suscité par le contenu mais plutôt par le fait que l'ordinaire soit réarrangé de manière qu'on puisse le voir avec un autre regard. Le cannibalisme en direct sur scène faisait hurler la presse, quand, bien sûr, il ne s'agissait pas de montrer aux spectateurs des atrocités réelles, mais la réponse imaginaire que proposait une forme théâtrale étrange face à ces atrocités, avec une structure apparemment brisée et schizophrénique, qui présentait un matériau sans commentaire et demandait au public de se fabriquer sa propre réponse. La représentation de la violence a provoqué plus de fureur que la violence réelle. Tandis que le cadavre de la Yougoslavie pourrissait au seuil de notre porte, la presse choisissait de se mettre en colère, non pas face à l'existence du cadavre, mais face à l'événement culturel qui avait attiré l'attention sur lui. [...]

**Un critique a soulevé une question importante en regard de votre travail : « Combien de désespoir peut-on communiquer et combien d'horreurs peut-on montrer, avant que le public ne fasse une overdose ? »**

La plupart des gens font l'expérience d'un désespoir et d'une brutalité plus grands encore. Le même danger d'overdose existe au théâtre et dans la vie. On choisit de le représenter ou de ne pas le représenter. J'ai choisi de le représenter parce que nous devons parfois descendre en enfer par l'imagination pour éviter d'y aller dans la réalité. Si, par l'art, nous pouvons expérimenter quelque chose, nous pourrions peut-être devenir capables de changer notre avenir ; l'expérience de la souffrance imprime en nous les marques de ses leçons, tandis que la spéculation nous laisse intacts. [...] Il me paraît crucial d'établir la chronique et d'enregistrer la mémoire d'événements jamais encore expérimentés - pour éviter qu'ils aient lieu. Je préfère risquer l'overdose au théâtre que dans la vie. Et je préfère prendre le risque de susciter des réactions de défense violentes plutôt que d'appartenir passivement à une civilisation qui s'est suicidée.

**Pensez-vous que vos pièces puissent contribuer à transformer nos actes et la perception que nous avons de la société ?**

J'ai vu une pièce de théâtre qui a changé ma vie, *Mad* de Jeremy Weller. Elle a changé ma vie parce qu'elle m'a changée - ma façon de penser, ma façon de me comporter - ou la façon dont j'essaie de me comporter. Si le théâtre peut changer la vie de quelqu'un, par voie de conséquence, il peut certainement changer la société, puisque nous en faisons tous partie. Je pense aussi qu'il est important de rappeler que le théâtre n'est pas une force extérieure agissant sur la société, mais qu'il en fait partie, un reflet de la manière dont les gens voient le monde à l'intérieur de cette société. Les films d'horreur ne créent pas une société violente (bien qu'ils puissent la perpétuer), ils sont un produit de cette société. Les films, les livres, le théâtre représentent tous quelque chose qui existe déjà, ne serait-ce que dans la tête d'une seule personne, et cette représentation peut transformer ou renforcer ce qui est décrit. [...]

**Quelle responsabilité pensez-vous avoir en tant qu'écrivain, et en tant que femme écrivain ?**

Ma seule responsabilité en tant qu'écrivain est celle que j'ai à l'égard de la vérité, aussi désagréable soit-elle. Je n'ai pas de responsabilité en tant que « femme écrivain », parce que je ne crois pas qu'une telle chose existe. Les gens parlent de moi en tant qu'écrivain, et c'est ce que je suis, et c'est comme ça que je veux qu'on juge mon travail - sur sa qualité, pas sur la réalité de mon âge, de mon genre, de ma classe sociale, de ma sexualité ou de ma race. Je ne veux pas être la représentante d'un groupe biologique ou social auquel il se trouve que j'appartiens. Je suis ce que je suis. Pas ce que les autres veulent que je sois.

Texte français Christel Gassie et Laure Hémain  
Entretien inédit en français Extrait de « Sarah Kane »,  
in Heidi Stephenson, Natasha Langridge,  
*Rage and Reason - Women Playwrights on Playwriting*,  
Methuen Drama, Londres, 1997